



Le Pain :

on doit payer 2 fr. 30 par kilo ;

La Paix :

on distribue des masques à gaz ;

La Liberté :

on dissout l'Etoile Nord-Africaine.

La Commune

Organe Central du Parti Communiste Internationaliste
BOLCHEVIK-LÉNINISTE POUR LA CONSTRUCTION DE LA
IV^e Internationale

Front populaire = frein populaire

Pas de pause devant le capital !



Parlant à la radio aux fonctionnaires, s'adressant à tous les travailleurs, le chef du gouvernement de Front Populaire a invité ceux-ci à faire une « pause ».

Mais quelle pause? Vous aviez obtenu en juin des augmentations de salaires dont la montée du coût de la vie a annulé la valeur. La pause qu'on vous demande, c'est pour un réajustement des salaires, ce n'est pas pour la montée des prix que les commissions officielles pourront enregistrer, mais nullement enrayer.

Vous aviez obtenu en juin la reconnaissance des organisations syndicales, aujourd'hui les provocations patronales se multiplient. La pause, c'est pour votre résistance, ce n'est pas pour l'offensive patronale qui aura l'appui des décisions obligatoires d'arbitres et de surarbitres.

Vous aviez obtenu en juin les 40 heures; des industries l'appliquent déjà, toutes les autres la veulent, mais le patronat s'y oppose avec acharnement. La pause? Dans ce cas, il faut trimer jour et nuit, malgré les 40 heures, pour que l'Exposition soit prête à temps, pour que la France capitaliste n'achète pas de charbon aux autres capitalistes.

Vous voulez la dissolution des ligues fascistes. Celles-ci se camouflent, s'organisent, s'arment. La pause? C'est pour les laisser encore mieux se préparer, ce n'est pas pour les coups de matraque qui vous sont gentiment octroyés quand vous voulez contremainester comme à Lyon, ce n'est pas non plus pour la repression imperialiste contre les travailleurs coloniaux et immigrés.

La pause, c'est aussi pour toi, chômeur, qui n'a rien eu, ni avant juin, ni en juin, ni depuis. Et pour toi, soldat, la pause chère à Blum, ce n'est pas la suppression des 2 ans, ni même des exercices et des corvées moins pénibles. La pause, ça ne te concerne pas. Elle n'existe pas pour le budget de guerre chaque jour plus gros, ni pour les exercices de défense passive, ni pour camouflée sous le nom d'éducation physique.

La pause, elle est pour messieurs les sénateurs, afin de ne pas les bousculer, afin de ne pas les obliger de voter trop tôt ou trop vite l'amnistie. Qu'ils fassent donc aussi un peu la « pause », les soldats condamnés par les conseils de guerre, les pauvres bougres qui remplissent les prisons pour des peccadilles; comme il n'y a pas de pause pour les grands voleurs qui s'appellent financiers, maîtres de forges, de houillères, magnats du rail ou du pétrole, la « pause » des uns compensera la « fatigue » des autres.

Et vous, prolétaires d'Espagne, attaqués de toutes parts, trahis de tous côtés par ces pseudo-révolutionnaires qui veulent rétablir la toute-puissance d'une démocratie qui s'effondre, saluez aussi la « pause » du Front Populaire ! La pause pour les volontaires et pour les quelques armes qui passaient. Mais pas de pause pour serrer le nœud coulant autour de votre gorge.

La pause, ce mot nouveau est venu pour te faire oublier, fonctionnaire, prolétaire, l'ancienne théorie

Les conquêtes de juin seront conservées et étendues jusqu'à l'expropriation des exploités par la lutte des conseils de travailleurs.

de la reprise par l'augmentation du « pouvoir d'achat des masses ». La reprise doit venir maintenant de la confiance des bourgeois par la « pause » des travailleurs. Le discours de Blum a rempli d'aise les capitalistes.

Front Populaire = frein populaire, mettons-nous en manchette quelques semaines auparavant. Le frein fonctionnaire pour arrêter les ouvriers, pour les obliger à faire la « pause ». Il faut bien que les patrons, les capitalistes se remettent de leur frayeur de juin dernier et rattrapent les bénéfices perdus. Quant aux masses, à défaut de pain, on tâchera de leur donner les jeux de l'Exposition.

Le coup de frein des dirigeants du Front Populaire se complète d'une manœuvre assez raffinée. La pause aujourd'hui. Et après-demain, plus tard, on remettra ça. Paul Faure parle d'un nouveau projet de programme à présenter aux groupements constituant le Front Populaire, projet où il y aura des mesures tout à fait « énergiques », comme des nationalisations moyennant un rachat onéreux. En même temps, jeu-

haut ramène sur le tapis le plan de la C.G.T.

Reposez-vous, disent-ils tous aux masses; soyez calmes, patientes. Et surtout, méfiez-vous des « trotskystes », qui sont restés les hommes-à-couteau-entre-les-dents.

Pourquoi recommencent-ils tous ensemble le coup de 1919 contre le bolchévisme? Pour les mêmes raisons qu'à cette époque. Parce que, continuant la traditions des bolchéviks, nous disons aux prolétaires qu'ils n'ont rien à attendre de la société capitaliste, et que la moindre « pause » dans la lutte contre le régime sera fatale contre eux. Parce que nous dénonçons aux travailleurs le mensonge des méthodes de collaboration avec le capitalisme, des pourparlers qui succèdent de manière incessante à des pourparlers qui échouent. Parce que nous préconisons l'action directe des travailleurs, la persévérance dans les méthodes qui furent efficaces en juin, et leur accentuation. Parce que nous préconisons, contre la vie chère, l'organisation du contrôle ouvrier,

par les conseils d'entreprises, par les comités de travailleurs contre la vie chère. Parce que, contre les bandes fascistes armées, nous préconisons les milices ouvrières et l'armement du peuple. Parce que nous dénonçons la préparation de l'union sacrée au nom de la défense de la démocratie ou de l'U.R.S.S., et parce que nous organisons, dès maintenant, la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Parce que nous appelons les travailleurs à se libérer de leur fardeau par l'expropriation des exploités.

Front Populaire = frein populaire, avons-nous dit. Mais les calculs de messieurs les dirigeants du Front Populaire sont à courte portée. Les travailleurs n'ont jamais marché qu'un moment dans le bourrage de crânes; ils se sont toujours retournés d'autant plus violemment contre ceux qui les ont trompés. Aussi, pour tous ceux qui sont restés fidèles à la lutte révolutionnaire, il ne peut être aujourd'hui question d'une pause. Ils rejoindront les rangs du Parti Communiste Internationaliste pour renforcer l'action contre les calomnies et les mensonges de la contre-révolution, du capitalisme et de ses valets de toutes nuances, pour mener le combat pour le socialisme autour du drapeau rouge de la IV^e Internationale.

Tandis qu'à Moscou se préparent de nouveaux crimes

Un défi qui ne sera pas relevé !

Aux infâmies déversées contre lui, le créateur de l'Armée Rouge a répondu par un défi délatant. Les staliniens ne peuvent y répondre que par un renforcement de leur campagne immonde, tandis qu'arrestations et crimes se poursuivent en U.R.S.S. On ne dément pas la nouvelle de la mort en prison du général Putna, héros de la guerre civile. Plus que jamais s'impose une manifestation ouvrière devant l'ambassade soviétique.

« Si la commission décide de me reconnaître coupable, même à un léger degré, des crimes dont m'accuse Staline, je m'engage d'avance à me placer volontairement entre les mains des exécuteurs de Moscou.

Ceci, j'espère, est clair, et je le déclare devant le monde entier. Les accusateurs du Kremlin m'entendent-ils ?

Je leur jette un défi à la face, et j'attends leur réponse !



(Voir la suite en page 2.)

Au meeting staliniste de Wagram

Deux salles comblées. Un public ouvrier. L'équipe de bureaucrates de service, en casquette pour la circonstance. Haut-parleurs, disques de chants russes... Qu'« ils » y viennent ce soir. « Ils » n'ont qu'à fermer leur gueule. « Ils » veulent, paraît-il, tuer Vaillant-Couturier ce soir, attention ! « Ils » n'ont pas l'air d'applaudir beaucoup dans ce groupe-là, attention ! Que se passe-t-il, que se passe-t-il ? glapit Cachin au moindre remous dans la salle. Pourquoi ce vent de frousse ? Pendant trois heures, pourtant, Cachin, Vaillant-Couturier, Cudenet, pourront dégoïser tout à leur aise leurs men-

bles croit tout de même, ça mord ! Cachin peut expliquer froidement que des milliers et des milliers de roubles, des villas, des autos, ont été donnés à tous ces « traîtres », personne dans la salle ne s'étonnera que les hauts fonctionnaires soviétiques roulent sur l'or (parce qu'enfin, si ces hommes ont été aussi généreusement rétribués, les autres ne doivent pas l'être moins). Pas un pour s'étonner de l'existence de cet appareil « sanguine ». Et Cachin de s'étonner : « Ils ont trahi tout de même. » Lui, à ce prix-là, il est fidèle.

(Voir la suite en page 2.)

LA VIE PLUS CHÈRE

Derrière le fusil de Tartarin

Nous nous permettons de reproduire deux manchettes de l'Œuvre, journal radical :

1^o La hausse du coût de la vie serait plus dangereuse que celle de la Seine ;

2^o Il ne suffit pas de redoubler d'énergie contre la hausse du coût de la vie, car deux fois zéro font zéro.

Avec un retard de quelques mois, l'Œuvre, journal radical, confirme l'importance aiguë que prend, malgré certaines augmentations de salaires, la question du beefsteak.

Elle reconnaît que rien n'a été fait par le Front Populaire et ses ressortissants pour endiguer cette hausse. Avant l'Œuvre, c'est ce que nous disions chaque semaine. Nous ajoutons, d'ailleurs, que le gouvernement ne fera rien.

Stimulé par les protestations qui fusent de toutes parts, le gouvernement vient de soumettre un projet tendant à « stabiliser les prix et à empêcher la hausse illicite ». Des mesures draconiennes seront prises, comportant des trois mois d'emprisonnement et des cent mille francs d'amendes... L'affichage du jugement à la porte des délinquants pourra même être ordonné. On est comme cela, dans le Front Populaire !

Parbleu, nous connaissons cela. Le projet gouvernemental de 1937 est, à peine modifié, le projet gouvernemental de 1936 — en pleine guerre — contre les mercantis.

Or, de 1916 à 1937, des générations de mercantis ont été de scandaleuses fortunes, le coût de la vie a augmenté, décri, augmenté à nouveau. Le projet de loi draconien de 1916 n'a pas plus effrayé le mercant qui un épouvantail n'effraye les corbeaux dans les champs de blé. Le rapace s'habitue au mannequin et le mercant s'adapte à la situation.

Le travailleur paie ou creve de faim. La plupart du temps, il paie d'abord et creve de faim ensuite.

Et, comme par hasard, l'indice des prix de détail à Paris, en janvier 1937, est en hausse de 28 points sur le mois précédent. L'indice général des prix de gros est en hausse de 13 points.

Comme le fusil de Maître Gervais, dans Tartarin, le fusil gouvernemental et Front Populaire est toujours chargé, toujours braqué, toujours veillé... Mais il ne part jamais.

Vendredi 19 MARS Salle Susset 186, Quai Valmy COMMÉMORATION de la COMMUNE

A partir du LUNDI 22, cartes au Siège.

A nos Lecteurs

Nous sommes obligés, faute de place, de remettre une copie très abondante : sur la crise, la lutte antireligieuse, le mouvement gréviste aux Etats-Unis, des correspondances ouvrières (Central, Nonzonville, Le Havre, Lyon, etc...). Nous nous en excusons. Que chacun de nos lecteurs n'hésite pas à nous écrire. Ses notes ainsi que ses critiques et ses observations seront toujours les bienvenues.

Quand Barcelone est bombardée

LE NŒUD COULANT EST PASSÉ AUTOUR DE LA REVOLUTION ESPAGNOLE

« ...La nécessité absolue pour l'avant-garde du prolétariat, pour sa partie consciente, pour le parti communiste, de recourir à des accords, à des compromis avec les divers groupements de prolétaires, les divers partis d'ouvriers et de petits patrons... L'essentiel est de savoir appliquer cette tactique de manière à élever et non à abaisser le niveau général de conscience, d'esprit révolutionnaire, de capacité de lutte et de victoire du prolétariat... »

LENINE (La maladie infantile du communisme.)

Le nœud coulant de toutes les nations capitalistes se resserre autour de la révolution espagnole. Après la prise de Malaga, officiellement investie par les troupes italiennes, après l'offensive contre la jonction de Valence et de Madrid, après le bombardement de Barcelone, la commission dite de non-intervention a décidé de rendre effective l'interdiction du passage de volontaires en Espagne.

Cette mesure est présentée à la classe ouvrière comme la plus propre à permettre de battre Franco. Le jeu du gouvernement capitaliste est clair : une fois de plus, il est démontré que les capitalistes savent aligner leurs intérêts communs contre la menace d'une révolution prolétarienne. Une fois encore, il est démontré que le renoncement par le prolétariat à son action indépendante, sous le prétexte d'une coalition avec les républicains bourgeois,

aboutit, non pas à élever, mais à abaisser le niveau de conscience de l'esprit révolutionnaire, et met ce prolétariat au service des forces démocratiques républicaines impuissantes. Au lieu d'utiliser la résistance de la petite bourgeoisie des villes et des campagnes contre le fascisme comme moyen pour établir la république socialiste, la politique du Front Populaire, en Espagne comme en France, y renonce et fait du prolétariat le rebouteux de la démocratie bourgeoise.

Suivant semaine par semaine le développement de la situation en Espagne, nous n'avons cessé de répéter que les masses ne peuvent vaincre que par la mise en action de leur moyen propre de lutte, la création de leurs comités de masse, la substitution au système des républiques démocratiques de la dictature du prolétariat par la constitution des comités, des soviets. Le prolétariat, qui a écarté en Espagne la première vague fasciste, devait se dresser sur ses propres jambes et, par une politique de classe, désagréger l'armée ennemie et édifier la société socialiste.

Au conseil national S. F. I. O.

La "sagesse" de la gauche révolutionnaire

N'AYANT plus d'espoir électoral chez les nœs, le citoyen Cresp, maire de Montrouge, est revenu au parti socialiste

où l'on pratique une politique encore plus à droite que celle préconisée par Déat. Il a promis de ne plus s'occuper de politique intérieure de son parti, il a été réintégré et il a mis à la disposition de ces messieurs de la S.F.I.O. les toits du superbe hôtel de la ville de Montrouge. Aussi, quand la Gauche révolutionnaire, Pivert en tête, se présente devant un si bel immeuble, elle fut toute décontenancée, essaya très soigneusement ses chaussures avant d'entrer... et se conduisit avec toute la prudence nécessaire pour ne pas endommager la porcelaine socialiste.

En dehors des ministres, députés et de leurs proches, il y a beaucoup de mécontents dans les rangs de la S.F.I.O., les uns pour la politique générale, les autres pour le blocus de l'Espagne, d'autres aussi pour les coups de pied staliniens collectionnés depuis des mois, etc... Mais rien de tout cela ne s'est vraiment exprimé. La gauche dite révolutionnaire a amendé sa motion pour y supprimer la condamnation formelle de la politique d'union sacrée,

Une question n'a pas été soulevée : celle de l'unité avec le P. C. On sait pourtant qu'elle est assez « dans l'air ». Comme par hasard, la B. P. du parti communiste n'adresse aucune lettre au Conseil national socialiste; comme par hasard, personne ne soulève la question de l'unité malgré la rentrée dans la « vieille maison » du quartier de pupistes conduit par la vieille barbe de Paul Louis, co-rédacteur de La Vague avec Pivert.

Pourquoi ce silence ? Mais tout simplement pour ne pas troubler les conversations et les arrangements qui se manœuvrent au sommet. On pourra discuter quand ces messieurs auront résolu entre eux la question.

Ouvriers révolutionnaires qui vous trouvez encore dans les sections ou les amicales socialistes, combien de conseils ou de congrès nationaux attendez-vous vainement pour redresser une gauche qui, à son tour, redresserait ce parti ?



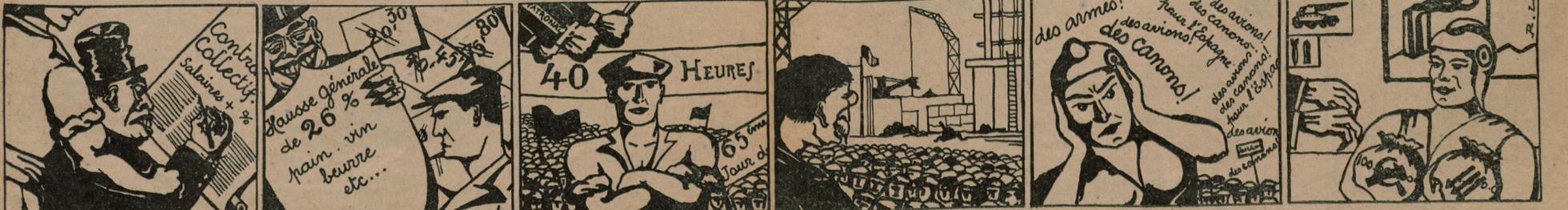
La politique de collaboration avec la bourgeoisie républicaine aboutit au resserrement sous la direction des officiers républicains. Les forces prolétariennes, mal guidées, furent mises, par les partis du Front Populaire espagnol, encore plus décisivement sous la poigne de la bourgeoisie républicaine espagnole et ses alliés, les bureaucrates russes.

Dans la phase actuelle, les capitalistes rivaux — quelle que soit la forme de leur gouvernement, démocratique ou fasciste — se sont accordés pour faire l'économie de la révolution prolétarienne en Espagne. Ils ont subordonné le problème de la guerre posé par leurs antagonismes à l'écrasement préalable des forces révolutionnaires en Espagne.

Les pseudo-Internationales II et III, ainsi que l'Internationale syndicale, jouent, dans ce complot tragique contre la Révolution en Espagne, le rôle d'organisateur des alibis. Le parti socialiste appelle cette lutte contre la révolution une lutte pour la paix, tout en votant les budgets de guerre et les ententes militaires. Le parti communiste a pour tâche de faire accepter cette politique de cordon sanitaire autour de la révolution espagnole par les masses les plus actives du prolétariat français. C'est au cri de : « A bas le blocus ! » qu'il y participe.

Le Comité de défense de la Révolution espagnole avait proposé une manifestation de rue contre le blocus, il n'en est plus question; ainsi qu'un meeting contre l'interdiction de départ de volontaires, il n'en est plus question non plus. Les syndicalistes de la C.N.T. et les dirigeants libertaires font des comptes rendus sur la suppression de la prostitution en Espagne et l'autorisation de l'avortement. Mais il n'est question ni de la prostitution du prolétariat aux intérêts de la bourgeoisie mondiale, ni de l'avortement de la révolution espagnole.

(Voir la suite page 2.)



Sur les avantages acquis en juin, faisons la pause, déclare Blum, mais... Pour la vie chère, pas de pause. Par sa combativité, la classe ouvrière arrache le droit au repos, mais... Blum lui demande de ne plus faire la pause pour l'Exposition. Le Front populaire demande la pause pour la solidarité de classe, mais... Ne l'applique pas pour les budgets de guerre.

LES NOTRES

OURITZKY

Né vers les années 1875-1880. Mort assassiné par une jeune socialiste-révolutionnaire, six mois environ après l'insurrection d'Octobre dont il fut à la fois un des dirigeants et un des participants.

Au début du siècle, nous le trouvons en Sibérie, déporté par le tsar ; Trotsky, qui s'y trouve également, se liera d'amitié dès cette époque avec ce militant révolutionnaire dont il aura l'occasion d'apprécier les remarquables services.

Ouritzky, vivant en Scandinavie pendant la guerre impérialiste, collabora au « Naché Slovo », en même temps qu'il assure le service de liaison entre la direction du journal et la Russie.

A la séance du Comité Central du parti bolchévique, on fut discutée et décidée la question de l'insurrection, Ouritzky était présent et vota affirmativement.

Lorsqu'à la veille de la prise du Palais d'Hiver, fut constitué et reconnu le Comité Militaire Révolutionnaire, il occupa temporairement avec Trotsky le commissariat aux affaires étrangères; son premier soin fut de se faire remettre les traités de paix secrets pour publication et répudiation.

Puisqu'aussi bien la contre-révolution stalinienne s'est acharnée sur les meilleurs compagnons de Lénine, peut-être Ouritzky, s'il n'était pas tombé sous les balles d'un adversaire de la révolution, aurait-il succombé sous le poids de la féroce répression thermidorienne de Staline?

COURS LÉNINE

Sur demande d'un grand nombre de camarades malades la semaine précédente, le premier cours de la nouvelle série n'aura lieu que mardi 23 février, à 20 h. 30, Café des Deux-Hémisphères, angle Fbg Saint-Martin et rue du Château-d'Eau.

Ce cours portera sur l'IMPERIALISME. Le prochain, qui aura lieu le mardi 2 mars, aura pour objet l'Etat.

Chaque cellule doit désigner un ou plusieurs camarades pour y assister. Le cours est ouvert à tous.

LES LIVRES

Nous rappelons à nos camarades que nous sommes à même de leur fournir tous les livres ou brochures qui leur intéressent. Nous insistons encore pour que les camarades s'approvisionnent de notre service de librairie. Par ce moyen ils aident notre organisation en fortifiant notre moyen de propagande. Nous nous tenons à la disposition des camarades à notre local, au 66, Faubourg Saint-Martin, tous les jours de 17 heures à 20 heures. En ce qui concerne nos camarades de province, nous sommes à même d'effectuer toute commande dans les vingt-quatre heures. La commande doit être accompagnée du montant majoré de 10 % pour frais d'expédition.

LEON TROTSKY	2
Cours nouveau	2
Défense du terrorisme	7 50
ainsi que tous les autres ouvrages de Trotsky, et le dernier paru :	
La Révolution trahie	18

VICTOR SERGE	
16 Fusillés	2
L'an I de la Révolution russe	20
Ville en danger, Petrograd, an II	3
Le Livre Rouge sur le Procès de Moscou	4
ROSA LUXEMBOURG	
Lettres de prison	5
Grève générale, Partis et Syndicats	3
L'Accumulation du Capital	12
JACQUES PERDU. — Les insurrections lyonnaises	4 50
GUSTAVE DUPIN. — Le règne de la bête	9

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom : _____
 Adresse : _____
 s'abonne à La Commune, pour _____
 3 mois et envoi 16 fr.
 6 mois la somme de 30 fr.
 1 an 50 fr.
 par chèque postal au compte postal Brausch 1773-07, Paris.
 Le Gérant : P. Trocello.
 Ce journal est composé et tiré par des ouvriers syndiqués.
 IMPRIMERIE SPECIALE DE « LA COMMUNE »
 66, Faubourg-Saint-Martin, Paris (10^e)

INSULTES A GRAND TIRAGE !

Réponse de Victor Serge au capitaine Sadoul

JACQUES SADOUL m'a consacré, dans l'Humanité du 2 février, deux colonnes serrées d'allégations mensongères, d'injures d'on ne sait quoi. L'Humanité ayant un fort tirage, il en restera toujours quelque chose. Pour les camarades qui ne me connaissent point, je réponds ici quant aux faits.

Jacques Sadoul me reproche le procès de 1913 où je fus condamné à cinq années de réclusion à la suite des attentats commis par Bonnot, Garnier, Callemine et d'autres anarchistes. Je rappelle ce qui est notoire et ce que l'on peut retrouver dans toute la presse du temps : que j'étais complètement étranger aux actes commis par ces anarchistes dont plusieurs avaient été mes camarades et mes amis; qu'arrêté pour cela en qualité de directeur d'un hebdomadaire, je refusai de parler; que, pour dégrader une jeune femme (qui fut acquittée), je pris sur moi toute la responsabilité de la gérance de l'anarchie; qu'au procès, mes préoccupations essentielles furent de sauvegarder le discrédit des idées que je défendais et de ne faire aucun tort à mes co-accusés. La réclusion, je l'encaissai tranquillement.



Jacques Sadoul ment quand il me reproche d'avoir changé de nom en U.R.S.S. Il sait très bien que j'y ai toujours milité sous mon nom. Le pseudonyme de journaliste et d'écrivain de Victor Serge, je l'avais adopté en Espagne, en 1917, pour collaborer à Tierra y Libertad à une époque où cela pouvait me coûter cher. Mon premier article signé de ce nom fut écrit pour défendre Frédéric Adler alors condamné à mort ou en passe de l'être à Vienne.

Jacques Sadoul me reproche d'avoir occupé pendant la révolution des emplois subalternes à ses yeux. Dès 1919, j'écrivais à quelqu'un qui a conservé mes lettres que je me refusais à faire carrière dans la révolution. Je fus un des deux premiers collaborateurs responsables de l'Internationale Communiste, avec Mazine, tué par la suite. Je travaillai beaucoup pour Lénine — on travailla avec Zinoviev, qui était le collaborateur le plus intime de Lénine; je travaillai beaucoup pour Lénine — qui appréciait mon travail — sans être, il est vrai, de ses familiers; et sans l'impertinence jamais d'aucune demande directe ou indirecte. Ici, Jacques Sadoul ment encore.

Jacques Sadoul me reproche d'avoir défendu la révolution uniquement avec mon stylo. La défendre avec mon stylo, le ventre creux, le revolver à la ceinture, derrière les blindages de Petrograd assiégé et, la nuit, dans les postes de garde, eut bien suffi à mon ambition et je ne suis pas sûr que mon insulter en ait fait autant. Seulement, j'en outre appartenu à un bataillon communiste spécial, dont l'arme était le fusil

et non le stylo, et — car je cumulais — d'un des services de la défense, avec Avirov et Tchekiss. Evidemment, j'eus tort de survivre par suite d'un certain nombre de hasards. Je ne sais pas si l'une des missions qui me fut confiée par l'Exécutif au début de l'Internationale Communiste était responsable ou subalterne, mais je sais que j'avais peu de chances, en l'acceptant, d'en revenir. C'est ce que pensèrent Boukharine et Kliger, alors membres du petit bureau de l'I. C., qui m'empêchèrent de poursuivre ma route.

Sadoul ment quand il me dépeint sollicitant je ne sais quelles « fonctions plus élevées » — et fait-il qu'il ait le sens de l'avancement pour inventer ça? Je le détie bien de préciser sans ajouter un mensonge à un autre... Par contre, il m'est arrivé de refuser d'entrer dans la diplomatie soviétique, de refuser d'entrer dans des services secrets, de refuser — moyennant capitulations de conscience — de brillantes carrières... Sur mes « inquiétants besoins matériels », tous ceux qui me connaissent sont fixés et Sadoul lui-même qui me plaignit plus d'une fois dans l'intimité de ne pas savoir apprécier un bon dîner. Peut-être rougira-t-il d'avoir écrit cette ligne de mauvais style en se rappelant que, tous deux illegaux à Berlin et nous consacrant à des tâches semblables, j'habitais chez des ouvriers spartakistes tandis qu'il se faisait payer une villa à Wannsee... Que voilà un débat rabaisé! Les camarades me pardonneront d'avoir suivi mon agresseur sur son propre terrain.

Les « inquiétants besoins matériels » ne sont d'ailleurs invoqués que pour préparer quelque saloperie ultérieure où l'on verra sans doute intervenir l'or de l'Allemagne. J'éprouve cependant quelque fierté à constater que je suis sorti de la révolution russe exactement comme j'y étais entré il y a dix-huit ans : avec un chandail de prisonnier.

Si quelqu'un, par contre, n'a connu de la révolution que les sinécures et profits, tous les communistes français de Russie l'attesteront, c'est bien Sadoul. Et la grande misère du peuple russe le nourrit encore très bourgeoisement. Je me souviens du temps où tous les camarades du groupe de Moscou et Leningrad refusèrent de lui serrer la main. Je fus peut-être le seul à le défendre contre cette tenace répudiation de ses anciens collaborateurs de la Mission Militaire française. Il m'en sut gré et nous devîmes amis. J'ai toute une liasse de lettres de lui, amicales et affectueuses. Partant pour un voyage qu'il croyait risqué, il vint un jour me recommander sa mémoire... Je croyais jusqu'ici le reconnaître, je le savais intéressé, incapable par nature de se ranger du côté des persécuteurs — beaucoup d'hommes sont ainsi — mais ayant assez d'intelligence et de dignité pour ne pas s'abaisser à de basses besognes... Les temps ont changé et l'ont fait changer. En 1927, à Moscou, au début des luttes de l'opposition, nous étimes un entretien à cœur ouvert. J'acceptais déjà le sort qui s'annonçait comme devant être le nôtre. Sadoul, tout à fait dépourvu d'illusions sur le régime, ses dirigeants et ceux de l'I. C. m'exhortait à plus de sagesse (sa triste sagesse de jouisseur!) : « On ne vous ménagera pas, disait-il, à quel bon se faire persécuter? La vie est si belle! » Et d'un geste amical, il soulignait au passage la ligne d'une femme... On venait de le décorer de l'ordre du Drapeau Rouge et il racontait à ce propos les intrigues de Vaillant-Couturier...

Jacques Sadoul, je ne vous en veux pas. Je suis plutôt porté à vous plaindre — infiniment. Et j'élargis ledébat. Quelles sont loin vos belles et courtoises lettres sur la révolution bolchévique? C'était bien défendre la révolution avec un stylo, et pour l'avoir su faire, on pouvait vous pardonner de trop aimer la bonne chère et le reste. Jamais encore, jusqu'à ces temps derniers, vous n'aviez écrit de cette encre sordide et tant menti. Car vous savez fort bien que vous mentez. Sur moi, — cela n'a pas grande importance.

Mais vous avez été le témoin de la collaboration de Lénine et de Trotsky, le témoin des luttes de Piatakov et de Rakovski en Ukraine. Vous vous faites maintenant le complice des falsificateurs les plus impudents de l'histoire.

Notre œuvre d'autrefois demeure et c'est elle qui vous soufflète aujourd'hui. Sur Staline, sur l'Etat totalitaire qu'il a bâti là-bas, sur les réquisitoires les plus jésuitiques et les plus fourbes du monde sur les exécutions des compagnons de Lénine, vous n'avez, je le sais bien, aucune illusion et depuis longtemps. Vous savez que je dis vrai. Vous savez qu'il n'y a pas dans mon De Lénine à Staline une seule phrase qui ne soit véritable et sincère. Vous savez que sur les faits il n'y a rien à me répondre et vous n'essayez pas de me répondre. On vous a commandé cet article d'injures, justement parce que vous avez été mon ami; c'est l'usage, pour mieux diviser, démolir et tenir les hommes. Vous n'avez aucune envie de l'écrire, mais vous avez obéi, car j'allais de votre situation. Que ne faites-vous par ordre et pour de l'argent? Je lis vos papiers dans les Izvestia. Celui du 29 janvier 1937 porte ce titre en gras : L'Etat-Major français connaît la liaison intime des trotskystes et de la Gestapo. Vous faites cette inqualifiable besogne dans deux pays et vous feignez de croire, vous, si sceptique et si informé, les plus invraisemblables réquisitoires. Vous avez le front de me reprocher d'avoir été condamné à l'âge de vingt ans pour refus de délation, vous qui avez été injustement condamné pour trahison! Vous ne qu'on fait de vous ceux qui vous paient.

Vous vieillissez. Je sais ce qu'il y a en vous de blessures mal cicatrisées et quel est, au fond, votre écroulement devant certaines vilenies où maintenant vous pataugez. J'ai souffert récemment d'apprendre quel deuil terrible vous a frappé. Que vous fait-il encore dans la vie pour que vous en arriviez là? Quel vous faire complice de tout ça? Pourquoi de courage inexplicable vous brise ainsi? En d'autres temps, moi à vous ensemble, vous à Moscou, moi à Berlin, travaillé selon nos moyens pour que le sang ne fut pas versé dans un excès de la rage de l'ennemi. (Le procès des sociaux-révolutionnaires en 1922). Je vous ai souvent entendu déplore les excès de la terreur, parler de l'Asiatisme russe, traiter comme ils le méritaient tous ceux que vous serviez si servilement aujourd'hui. Maintenant, votre ami Rakovski s'appare à monter dans une des charrettes que l'on prépare. Boukharine, qui vous méprisait un peu,

mais que vous aviez raison d'estimer beaucoup, est perdu, lui aussi... Allez-vous, par ordre, les insulter demain comme vous venez de m'insulter? N'avez-vous pas un haut-le-cœur devant ce qu'on vous fait faire? Ah! comme ils savent, ceux qui se servent de vous, tous ces thermidoriens aux poches pleines de chèques, aux mains pleines de sang, avilir les gens! Vous valiez mieux que cela.

Pour moi, je savais très bien qu'en prenant la défense des proscrits et des fusillés, la révolution étranglée contre le baillon et le bourreau, du communisme contre ce qui le déshonore, je me vouais à l'injure, à la calomnie, à pis peut-être, puisque le Bois de Boulogne n'est plus sûr en plein jour... Votre triste exemple me confirme dans la conviction, que le cauchemar stalinien nous ouvre une ère de démoralisation sans nom. Continuez, si vous n'êtes plus capable d'un retour sur vous-même, à mentir et à insulter. Je continuerai, par ces temps noirs, à faire mon devoir qui est de dire l'irréfutable vérité. Et les travailleurs jugeront.

Victor SERGE.
 (Publié dans Les Humbles.)

la doctrine et l'histoire

Révolution permanente ou socialisme dans un seul pays

LES staliniens mènent depuis plusieurs semaines une lutte ininterrompue contre les « trotskystes contre-révolutionnaires ». On se croirait vraiment revenu à la belle époque de l'homme-au-couteau-entre-les-dents et, comme alors, la bureaucratie soviétique imite la bourgeoisie mondiale au lendemain d'Octobre, tente d'étouffer tout esprit critique sous une accumulation d'arguments-massifs. Il n'est pas jusqu'à la théorie qu'on ne tente de faire intervenir dans le débat, mais on est bien obligé de constater que le stalinisme est un milieu plus favorable à la formation des larbins qu'à celle des théoriciens marxistes.

C'est ainsi que, dans son numéro du 16 février, l'Humanité publie, sous la signature du sieur Jean Bruhat et sous le titre « De la Révolution permanente à la trahison organisée », un article « doctrinal » (sic) qui est bien caractéristique de la bassesse et de la pauréité de cette tourbe d'intellectuels qui, depuis plusieurs années, se traîne à plat ventre devant le « chef aimé de tous les peuples », J. Bruhat, tout comme MM. Nizan ou Cogniot, est un

mais que vous aviez raison d'estimer beaucoup, est perdu, lui aussi... Allez-vous, par ordre, les insulter demain comme vous venez de m'insulter? N'avez-vous pas un haut-le-cœur devant ce qu'on vous fait faire? Ah! comme ils savent, ceux qui se servent de vous, tous ces thermidoriens aux poches pleines de chèques, aux mains pleines de sang, avilir les gens! Vous valiez mieux que cela.

Pour moi, je savais très bien qu'en prenant la défense des proscrits et des fusillés, la révolution étranglée contre le baillon et le bourreau, du communisme contre ce qui le déshonore, je me vouais à l'injure, à la calomnie, à pis peut-être, puisque le Bois de Boulogne n'est plus sûr en plein jour... Votre triste exemple me confirme dans la conviction, que le cauchemar stalinien nous ouvre une ère de démoralisation sans nom. Continuez, si vous n'êtes plus capable d'un retour sur vous-même, à mentir et à insulter. Je continuerai, par ces temps noirs, à faire mon devoir qui est de dire l'irréfutable vérité. Et les travailleurs jugeront.

Victor SERGE.
 (Publié dans Les Humbles.)

professeur de marxisme qui, non sans profits, a toujours suivi sans broncher tous les méandres de la bureaucratie stalinienne et qui, à bon compte, à l'aide de quelques citations de Lénine ou de Marx, fait, dans les milieux stalinisants, figure d'homme sérieux.

Indiquons seulement en quelques mots le schéma de l'évolution de Trotsky, selon M. Bruhat. Voici ce que celui-ci écrit :

« La conclusion naturelle de la thèse de Trotsky était la suivante : attendre, pour réaliser le socialisme en U.R.S.S. la victoire de la révolution mondiale. Si cette révolution mondiale n'éclate point, ou si elle est vaincue, il n'y aura plus qu'une solution pour l'Etat soviétique : « pourrir sur pied », selon la forte expression de Staline. » Et, plus loin, citant Radek :

« Voici maintenant ce qu'on prétend leur faire avaler : la révolution est impossible en Occident, abaissez donc la révolution dans un pays, déterminez le socialisme en U.R.S.S. » Ainsi, après avoir déclaré, dans Mundo Obrero, que Trotsky accusait Staline de vouloir réaliser la révolution mondiale, les staliniens écrivent maintenant que, sous prétexte que la révolution mondiale n'a pas été faite, les trotskystes veulent abattre le socialisme qui serait réalisé en U.R.S.S.

Tout cela, dit M. Bruhat, découle de la théorie de la révolution permanente. Et, bien entendu, la théorie stalinienne du socialisme dans un seul pays serait maintenant vérifiée par les faits. Avant d'examiner brièvement la question de la révolution permanente, on ne peut mieux faire que de citer quelques lignes de Trotsky lui-même au sujet du socialisme dans un seul pays :

« Le social-démocrate allemand Vollmar défendait la théorie du socialisme national dès 1879, alors que son épigone, Staline, ne s'est mis à fabriquer sa théorie « originale » qu'en 1924. Pourquoi en 1879? Parce que c'était une époque de réaction, une période de vaste recul et de glissement du mouvement ouvrier européen. La Commune de Paris avait été vaincue en 1871, et, jusqu'en 1879, la France resta sans mouvement révolutionnaire. »

« En Angleterre, le trade-unionisme libéral, la politique ouvrière libérale triomphèrent sur toute la ligne. Ce fut l'époque de la déca-

dence la plus profonde du mouvement révolutionnaire anglais comme du mouvement révolutionnaire continental. Mais, à la même époque, en Allemagne, la social-démocratie se développa rapidement. Cette contradiction conduisit Vollmar à recourir lui aussi à la théorie originale du socialisme dans un seul pays. Savez-vous comment a fini Vollmar? Il a fini dans la peau d'un social-démocrate bavarois, d'un archi-droïtier, d'un chauvin. »

(« La Révolution défigurée. ») Trotsky écrit encore dans le même ouvrage :

« Sans révolution internationale, on n'édifiera pas le socialisme... non seulement on n'édifiera pas le socialisme, mais on conduira le pouvoir soviétique à sa perte. »

Ces lignes prennent aujourd'hui, à la lueur des derniers procès, toute leur valeur. Car, qui qu'on dise M. Bruhat, en 1937 comme en 1905 et en 1917, les faits donnent raison à l'analyse de Trotsky.

Qu'est-ce, en effet, que la théorie de la révolution permanente qui fut éditée avant 1905, au moment où nul ne croyait à la possibilité d'une révolution socialiste, en ce moment, en Russie? C'est, d'une façon simple, la théorie suivant laquelle la révolution démocratique ne peut être considérée comme un but et suivant laquelle il n'est pas du tout indispensable, comme le croyait alors la majorité des sociaux-démocrates, qu'une révolution sociale et prolétarienne soit précédée de longues années de démocratie bourgeoise. Marx ne considérait-il pas lui-même la révolution bourgeoise de 1848 comme le prologue immédiat d'une révolution prolétarienne? Et, si c'était une erreur de fait, comme le rappelle Trotsky, ce n'était point une erreur de méthode. Et, seules, les déformations social-démocratiques purent, un instant, faire oublier que la théorie de la Révolution permanente n'était que le prolongement du marxisme.

En 1917, pour Staline et ceux qui le suivaient, la question ne se posait point autrement qu'avant 1905 et, après la prise du pouvoir par Kerensky, non seulement ils ne pensaient pas à faire la révolution socialiste, mais encore ils étaient persuadés qu'il fallait s'employer de toutes ses forces à consolider la démocratie. Pourtant, quelques mois plus tard, la révolution socialiste triomphait, confirmant une fois de plus, comme en 1905, la justesse des positions défendues par Trotsky.

La révolution chinoise, qui fut égarée elle aussi sous le mystère de la révolution démocratique, est un exemple qui illustre suffisamment les erreurs et les déviations de ceux qui combattent la théorie de la révolution permanente. Et, pour qui veut ouvrir les yeux, l'U.R.S.S. de 1937 suffit à prouver l'échec du socialisme dans un seul pays.

Nous reviendrons sur ces questions plus longuement que dans ce bref aperçu. Mais nous terminons, nous aussi, par le conseil de M. Bruhat et nous demanderons à tous ceux qui nous lisent et qui veulent maintenant y voir un peu clair d'étudier le « trotskysme. »

Avec quoi « l'Humanité » mène la lutte antitrotskyste

On prend ses références où l'on peut. Et « l'Humanité », qui n'est vraiment pas dégoûtée, se revendique maintenant d'un article de Mayeras, après s'être revendiquée de « notre Jeanne d'Arc ». En manchette de l'organe stalinien du 12 février, on trouve, en effet, cette phrase :

« Cet ancien comparse de la bande à Bonnot, mouchard avéré par surcroît... »

Il s'agit, bien entendu, de Victor Serge, et « l'Humanité » indique que la phrase est extraite d'un article de Mayeras publié le 28 août 1920. Mais pourquoi ne pas avoir cité l'article entier? Celui-ci avait été écrit au moment de la discussion ouverte dans le parti socialiste au sujet de l'adhésion à la III^e Internationale et, quelques lignes après l'appréciation portée sur Victor Serge, le député social-démocrate écrit :

« Et le jour où vous verserez, enfin, au débat le message que vous avez rapporté de Moscou et, dans les conditions d'adhésion à la III^e, le jour où on connaîtra ce que le Congrès y a ajouté après votre départ, ah! ce jour-là, chez tous ceux qui comptent dans notre mouvement ouvrier, socialistes et syndiqués, on aura un haut-le-cœur! »

Ce à quoi, le 2 septembre 1920, Souvarine, qui était alors secrétaire de la tendance pour l'adhésion à la III^e avant de devenir secrétaire du Parti Communiste, répondait dans le même « Humanité » :

« Toute la presse réactionnaire s'est emparée des quelques lignes de Mayeras sur Kiliabatchev pour annoncer à grand fracas que le gouvernement des Soviets comprend des gens « de la bande à Bonnot ». C'est, évidemment, ce que voulait Mayeras... Mayeras ne réussira pas à salir les gâteaux de la Révolution bolchévique. »

« ...Il (Victor Serge) a conservé ses idées anarchistes tout en reconnaissant la nécessité de travailler sous le régime des Soviets... C'est un citoyen russe qui fait devoir de travailler. »

Et voilà de quels arguments aujourd'hui se servent les Vaillant-Couturier et les Cachin dans leur lutte contre les « trotskystes ». On est obligé d'aller ramasser les ragots de ceux qui, dès le début, dès le lendemain d'Octobre, furent les adversaires les plus acharnés de la Révolution russe et de la nouvelle Internationale communiste. Nul doute que les ouvriers sauront juger de telles méthodes.



SUS A L'HOMME-AU-COUTEAU-ENTRE-LES-DENTS!

LES JEUNES

Les jeunes, qui avaient fait confiance au Front Populaire, doivent maintenant comprendre que, comme les adultes, ils ont été dupés. On essaye d'éteindre leur combativité et de détourner leur bonne volonté de la voie révolutionnaire. En un mot, on veut les endormir. On leur répète que tout va très bien, que leur cause est en bonnes mains et, on vote le budget de défense nationale qui marque une augmentation de 50 pour cent sur l'an dernier.

Au même moment, on les entraîne à grands pas dans l'union sacrée, sous prétexte de lutte contre Hitler et on ballonne les voix qui s'élèvent pour protester. On remet les J.S. au pas et on les étouffe sous des motifs

de discipline formelle.

Chez les jeunes staliniens, la situation est encore, si possible, pire. Et, dans les boîtes, continue l'exploitation féroce des jeunes et, à la caserne, la répression s'abat sur les jeunes travailleurs.

Les jeunes exploités ne doivent pas se décourager, bien au contraire, et la trahison de ceux auxquels ils avaient fait confiance ne doit point les détourner de la lutte de classes.

C'est à eux qu'appartient la mission de former la nouvelle Internationale des Jeunes et, pour lourde que soit cette tâche, elle est inévitable et c'est la seule planche de salut.

Plus d'illusions pour le soldat

Avec le bruit de porte de casernes qui se ferme résolument pour deux ans s'envolent les illusions des soldats.

Ceux qui leur avaient promis la libération le maintiennent dans la livrée kaki. Ceux qui leur avaient promis la réduction du temps de service, approuvent cette mesure avec le secret espoir qu'elle mènera effectivement à une nouvelle augmentation de la durée du service dans l'intérêt supérieur de la défense nationale et de la politique extérieure de la bureaucratie stalinienne.

Les soldats et leurs familles ont été trompés par le Front Populaire, dans ce domaine comme dans les autres. Pour étouffer leur colère, on a généralement élevé le prêt à 0 fr. 50 et ajouté un quart de vin filtré supplémentaire à l'infecte pitance (que dans

beaucoup de casernes on attend encore). Et, pendant que les soldats rongent cet os, on laisse courir les officiers fascistes que l'on avait promis de « sonner ». Ce sont les petits gars soulevés par la victoire du Front Populaire, levant le poing et chantant l'Internationale, qui ont été « sonnés ». Dans chaque caserne un ou deux jeunes révolutionnaires sont en « tôle » pour délit d'opinion.

Ces messieurs promettaient l'égalité de la presse, une plus grande liberté. La presse fasciste n'a jamais été tant protégée et diffusée dans la caserne. La presse ouvrière n'a jamais été tant poursuivie. La répression et l'arrogance des officiers va en grandissant.

Comment ne grogner-on pas de plus en plus fort dans les casernes, après avoir été si magistralement berné et trompé?

Pas de découragement, camarades

soldats. Vous comptez sur les Blum et les autres pour alléger votre sort.

C'était une erreur grossière, c'est sur vous qu'il faut compter, sur votre lutte en liaison avec les travailleurs révolutionnaires qui restent fidèles au communisme international de Lénine et de Trotsky, sur vos comités de caserne et de bateau qui font constituer, malgré les cris des staliniens nationalistes renforçant ceux de la G.D.V. Daladier.

Et vous autres, mères, pères, compagnons de soldats paysans et ouvriers, vous pleurs ne régent rien; en fait, vous abandonnez ceux que vous déclarez chérir; constituez vos comités de défense des soldats contre les deux ans, manifestez devant le Ministère de la Guerre, délégués les vôtres dans les casernes pour contrôler le régime de fer imposé à vos gars. Contrôlez l'hygiène, la nourriture; épauler l'action des soldats pour leurs revendications; prêts à deux francs, diminution du service, voyages payés, etc.

La J.C.I., malgré les poursuites du gouvernement de Front Populaire, continuera sa lutte dans les casernes et hors des casernes contre la préparation à la guerre pour le défaitisme révolutionnaire.

« Nous sommes, disciplinés... »

« Nous sommes disciplinés », écrit Fernand Imbert dans le dernier numéro du Cri des Jeunes. Et il se défend fraternellement de vouloir démolir le Front Populaire. Et, pour qu'il n'y ait aucune espèce d'équivoque, il précise :

« Nous restons disciplinés à l'égard de notre parti que nous aimons, solidaires de notre action entreprise par les vrais ministres du peuple, etc... »

Et les deux ans, diriez-vous? L'on en croit Imbert, seul Daladier est responsable de leur maintien et le Congrès de la S. F. I. O. de 1936 a demandé leur abrogation. Sans doute, mais qui pourrait être dupe d'une aussi misérable dérobade? Léon Blum n'est-il pas président du Conseil? Et n'est-ce pas, à plusieurs reprises prononcé pour le maintien du service à long terme?

Dans la social-démocratie, on pratique depuis longtemps la division du travail et il n'est pas surprenant de voir un jeune bureaucrate comme Imbert, s'y essayer. Mais, pour une fois, cette fameuse « discipline » ressemble brièvement à une capitulation des J. S. devant les traités de la classe ouvrière et les professeurs de chauvinisme.

CHEZ LES ÉTUDIANTS

UNIR, UNIR, UNIR

Chacun sait que telle est la formule, désormais fameuse des staliniens. Et, comme de bien entendu, ce mot d'ordre est repris par toutes les filiales du P. C. F., notamment par l'Union Fédérale des Étudiants, qui se défend d'ailleurs de « moins relations avec les « communistes » la Thorez ou à la Vaillant-Couturier.

La section de Paris de l'U. F. E. publie un journal mensuel « Étudiants » dans lequel on chercherait vainement un mot d'ordre de classe. Par contre, y figurent des lettres fort courtoises

des doyens et du secrétaire général de l'Union Nationale. Il est, en effet, fortement question d'une fusion entre cette dernière association et l'U. F. E.

Unir, unir, unir! Il n'y a vraiment que de pauvres naïfs comme nous pour croire encore à la lutte de classes à l'université. Et à voir l'orientation de l'U. F. E., il est facile de mesurer le chemin parcouru par les étudiants communistes depuis l'époque où ceux-ci luttaient contre leur bourgeoisie pour la défense des « étudiants pauvres ».

Le dernier numéro de La Jeune Garde a été entièrement fait par le C. F. M. sans que l'Entente de la Seine la moindre réaction et voilà maintenant qu'on prépare un rassemblement des J. G. S. sous la présidence de Léon Blum, Léon Lagrange et dix dix « plus jeunes parlementaires S. F. I. O. » (sic). L'entêtement sous les fleurs...

Nous l'avons dit et nous ne cesserons de le répéter à tous les jeunes révolutionnaires qui sont encore dans la social-démocratie : « Ne pas rompre avec votre parti, c'est faire le jeu de ceux qui préparent l'Union sacrée et la capitulation devant le fascisme. C'est faire le jeu du pire réformisme et de l'infect chauvinisme stalinien. »

Karl Liebknecht refusa de voter les crédits de guerre. Au moment où les représentants des partis pseudo-ouvriers viennent d'approuver sans réserve le budget de défense nationale, la rupture avec les « grands camarades ministres du peuple » aurait une valeur particulière aux yeux de tous les jeunes exploités.

TOUS DOIVENT LIRE :

LE PARTI Communiste Internationaliste
 Bolchévik-Léniniste
 (IV^e INTERNATIONALE)
ET LA JEUNESSE

Prix : 0 fr. 10